



**“ Lui, c’est un “grand” ” / “ Eux, c’est nos “p’tits” ” :
dynamique de catégorisation et ordre social chez les
jeunes des quartiers populaires**

Fanny Salane, Olivier Brito

► **To cite this version:**

Fanny Salane, Olivier Brito. “ Lui, c’est un “grand” ” / “ Eux, c’est nos “p’tits” ” : dynamique de catégorisation et ordre social chez les jeunes des quartiers populaires. Sociétés et jeunesses en difficulté, 2021. hal-03182809

HAL Id: hal-03182809

<https://hal.science/hal-03182809>

Submitted on 26 Mar 2021

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L’archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d’enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.



Sociétés et jeunes en difficulté

Revue pluridisciplinaire de recherche

25 | Printemps 2021

Varia

« Lui, c'est un "grand" » / « Eux, c'est nos "p'tits" » : dynamique de catégorisation et ordre social chez les jeunes des quartiers populaires

"He's the big guy"/"They're our little ones": dynamics of categorization and social order among young people in low-income neighbourhoods

"Él es un grande"/"Ellos son nuestros chicos": dinámicas de categorización y orden social entre los jóvenes de los barrios populares.

Fanny Salane et Olivier Brito



Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/sejed/10826>

ISSN : 1953-8375

Éditeur

École nationale de la protection judiciaire de la jeunesse

Référence électronique

Fanny Salane et Olivier Brito, « *Lui, c'est un "grand" » / « Eux, c'est nos "p'tits" » : dynamique de catégorisation et ordre social chez les jeunes des quartiers populaires »*, *Sociétés et jeunes en difficulté* [En ligne], 25 | Printemps 2021, mis en ligne le 01 mars 2021, consulté le 25 mars 2021. URL : <http://journals.openedition.org/sejed/10826>

Ce document a été généré automatiquement le 25 mars 2021.



Sociétés et jeunes en difficulté est mis à disposition selon les termes de la licence Creative Commons Attribution - Pas d'Utilisation Commerciale - Pas de Modification 4.0 International.

« Lui, c'est un "grand" » / « Eux, c'est nos "p'tits" » : dynamique de catégorisation et ordre social chez les jeunes des quartiers populaires

"He's the big guy"/"They're our little ones": dynamics of categorization and social order among young people in low-income neighbourhoods

"Él es un grande"/"Ellos son nuestros chicos": dinámicas de categorización y orden social entre los jóvenes de los barrios populares.

Fanny Salane et Olivier Brito

NOTE DE L'AUTEUR

Le collectif Pop-Part réunit des jeunes de quartiers populaires, des associations, des universitaires autour d'un projet de recherche participative.

<https://poppartrechercheparticipative.com/>

Introduction

- 1 De nombreux chercheurs se sont penchés sur les liens de sociabilité, d'amitié entre jeunes, notamment entre jeunes de quartiers populaires. Ce sont majoritairement les rapports sociaux de sexe et/ou à l'intérieur d'une même catégorie d'âge qui ont été privilégiés (Lepoutre, 1997 ; Avenel, 2006 ; Sauvadet, 2006b, 2007 ; Faure, 2008 ; Marlière, 2008), laissant de côté les rapports interâges, à de rares exceptions près (Duret, 1995 ; Chelal, 2016). Cet article souhaite combler ce vide, en se centrant sur la description et l'analyse d'une catégorisation des jeunes entre eux en « grande-s »/« petit-es ». Ce classement est apparu de manière récurrente dans une

recherche collective à laquelle nous avons participé, dans les discours des jeunes, mais également dans différentes activités que nous avons menées avec elles et eux ou dont nous avons été témoins. L'angle « grand·e·s »/« petit·e·s » constitue ainsi un analyseur puissant de la socialisation dans le quartier des Tarterêts à Corbeil-Essonnes (91), sur lequel va se focaliser notre analyse ; il permet de réinterroger la catégorisation des individus et notamment la différenciation entre jeunes et moins jeunes, ainsi que la catégorie « jeunesse » dans les quartiers populaires.

- 2 Dans cet article, nous cherchons à dessiner les contours de ce système, en identifiant ses participant·e·s, leurs caractéristiques et leurs relations. Nous souhaitons montrer qu'il est (re)produit par les jeunes « de la cité des Tarterêts », filles comme garçons, et qu'il repose sur des règles tacites subtiles, fortement intériorisées par elles et eux. Notre objectif est alors de mettre à jour ces règles et d'analyser le sens que les protagonistes leur donnent.
- 3 Après avoir fait un état des lieux de la littérature sur les relations entre jeunes d'âges différents dans les quartiers populaires, cet article propose une analyse des conditions requises pour accéder au statut de « grand·e » et/ou pour devenir « le grand » ou « la grande » attiré·e d'une plus petit·e. Qu'est-ce qu'un·e « grand·e » ? Comment le devient-on ? Suffit-il d'avoir un certain âge pour l'être ? Les valeurs de respect et d'honneur seront plus particulièrement interrogées dans la construction d'un tel attribut. Nous tenterons ensuite de montrer que la relation « grand·e »/« petit·e » répond à des règles sociales fines, qui articulent le genre (filles vs garçons) et le nombre (collectif vs individu).
- 4 Notre article s'appuie sur des données recueillies dans le cadre d'une recherche collective participative sur la jeunesse en quartier populaire dans le Grand Paris¹. Cette recherche reposait sur la conduite d'ateliers avec des jeunes, filles et garçons issu·e·s de dix quartiers ; elle cherchait à mettre en lumière leurs expériences, à partir de leurs ancrages territoriaux, trajectoires, représentations sociales, en les replaçant dans une histoire passée et présente des quartiers populaires. Pour cet article, nous nous centrerons sur l'un des dix quartiers ; en effet, bien que le système « grand·e·s »/« petit·e·s » ait été mis au jour dans plusieurs terrains au cours de cette recherche², il a été particulièrement saillant aux Tarterêts, dès les premiers moments de l'enquête, ce qui nous a amenés à l'investiguer plus en profondeur. Les Tarterêts sont un quartier de Corbeil-Essonnes qui cumule les dispositifs : quartier prioritaire de la politique de la ville (QPV), quartier de reconquête républicaine³, zone de sécurité prioritaire, il a fait l'objet de nombreux programmes de rénovation urbaine (depuis 2015, il est inscrit au nouveau programme national de renouvellement urbain (NPNRU) en tant que quartier d'intérêt national⁴). Les établissements scolaires de ce territoire (4 écoles maternelles, 4 écoles élémentaires et 1 collège) sont tous inscrits en REP + (réseau d'éducation prioritaire renforcé). Il est composé d'une population cumulant de nombreuses difficultés : à titre d'exemple, selon l'Insee, la part des ménages imposés y est de 24 % en 2013, alors que cette part s'élève au double pour Corbeil-Essonnes, et à 66 % pour la région Île-de-France. Le taux d'emploi des 15-64 ans y est d'un peu plus de 50 %, contre 62 % pour la ville et 66,5 % pour la région. Enfin, le taux de personnes âgées de plus de 15 ans sans diplômes ou titulaires du brevet des collèges ou DNB est plus important aux Tarterêts (40 %) que sur l'ensemble de la commune (35 %) et en Île-de-France (26 %). À l'inverse, aux Tarterêts, 14 % des personnes sont titulaires d'un

diplôme de l'enseignement supérieur, contre 26 % à Corbeil-Essonnes et 40 % en Île-de-France.

- 5 Plusieurs manières d'aborder le terrain ont été mêlées : un premier groupe d'une dizaine de jeunes a d'abord été constitué, avec lesquels nous avons mené des ateliers et des entretiens individuels ; puis un second groupe, à l'effectif beaucoup plus fluctuant (d'une dizaine à une trentaine selon les jours), avec lequel nous avons mené des ateliers, des entretiens collectifs, mais que nous avons également accompagné dans de nombreux événements, de manière formelle comme informelle (chantiers éducatifs, rencontre avec des institutionnels, aide à la mise en place d'une association, à l'obtention de subventions, à la mise en œuvre d'actions dans le quartier et à l'extérieur). Nous avons mobilisé un registre ethnographique par une présence prolongée sur le terrain (deux années et demie à ce jour, à raison d'une présence hebdomadaire en moyenne lors de la première année), ce qui nous a permis peu à peu d'acquiescer la confiance de ces jeunes (Amsellem-Mainguy et Vuattoux, 2018, p. 134), et de les observer dans de multiples situations dans lesquelles le système « grand·es »/« petit·es » qui nous intéresse ici s'est déployé. Les deux groupes ont par ailleurs participé aux différentes activités collectives de la recherche mêlant la centaine de jeunes des dix terrains.
- 6 Les données sur les caractéristiques sociodémographiques des jeunes sont donc de deux ordres : pour le premier groupe, elles résultent des entretiens individuels, qui sont au nombre de 11 ; pour le second, elles résultent d'un travail ethnographique prolongé, qui a permis de recueillir de manière formelle ou informelle de nombreux éléments caractérisant ces jeunes, mais qui sont moins précis (il faut également rappeler que le groupe était beaucoup moins stable, autour d'un noyau dur d'environ 10 « grands » et 10 « petits »). Si le groupe 1 était composé essentiellement de filles, le groupe 2 l'était essentiellement de garçons au début, auxquels se sont ajoutées des « petites », selon les activités mises en place et à mesure que les objets de l'association se diversifiaient. Enfin, il faut préciser que des liens familiaux – découverts *a posteriori* – existent entre des membres des deux groupes.
- 7 Les jeunes des deux groupes habitent tous en QPV, chez leurs parents, qui sont en très grande majorité locataires en logement social. Ils déclarent tous que leurs deux parents sont immigrés (pays d'origine : pays de l'Afrique du Nord – Algérie, Maroc, Tunisie – et pays côtiers de l'Afrique de l'Ouest – Sénégal, Mauritanie, Libéria, Côte d'Ivoire). La moyenne des fratries est très importante, avec 6 enfants par famille pour le groupe 1. La plupart sont en recherche d'emploi, et quand ils occupent un emploi, c'est en tant qu'intérimaire. Les pères pour lesquels nous disposons de l'information sont ouvriers ; beaucoup d'entre eux sont retraités ou en longue maladie. Les mères sont majoritairement sans profession. Ces éléments nous permettent d'avancer que les jeunes rencontrés font partie des classes populaires ouvrières, marquées par de multiples formes de précarité (économique, sociale, sanitaire, scolaire...). Parmi les « grand·es », la majorité a un niveau baccalauréat (essentiellement professionnel) mais, à l'exception notable d'une jeune femme de 20 ans en 1^{re} année de brevet de technicien supérieur (BTS) économie/gestion, aucune ne poursuit d'études au moment de l'enquête.
- 8 Par ailleurs, dans le groupe 2, de nombreux garçons ont été socialisés dans des bandes, et ont été impliqués dans des conflits inter-quartiers. Deux jeunes ont fait de très

courts séjours en prison, certains l'ont frôlée de près, et plusieurs enquêtés, filles comme garçons, ont un membre de leur famille incarcéré ou l'ayant été.

- 9 Il est important de souligner que ces jeunes ne sont pas représentatifs de l'ensemble de la jeunesse du quartier des Tarterêts ; par leur visibilité et leur présence parfois prolongée dans l'espace public, par leurs caractéristiques sociales et scolaires énoncées ci-dessus, par leur partage d'expériences de discrimination et de stigmatisation, ils se rapprochent fortement des jeunes « de la cité » décrits par Sauvadet (2006a), même si nous tenons à préciser que notre population comporte des filles comme des garçons. Ces jeunes, dont les âges s'étalent de 14 à 26 ans, nous semblent appartenir à une génération marquée par des similitudes : s'ils ont de nombreux points communs avec la génération des émeutiers de 2005 décrits par Beaud et Masclet (2006) – sur le plan scolaire, économique, résidentiel, social –, ce sont les attentats, notamment ceux de 2015, qui ont constitué un puissant souvenir commun, alors que les révoltes de 2005 prennent peu voire pas de sens pour la plupart d'entre eux. D'autres éléments, comme une très forte sensibilité aux inégalités et à la discrimination raciale et religieuse, une moindre centralité des conflits inter-quartiers dans leur vie quotidienne, une volonté de se mettre à distance d'une politique locale instrumentalisant les « grands frères » (Beunardeau, 2012), semblent les distinguer de la génération des « anciens ».

Rapport entre jeunes d'âges différents : état de la littérature

- 10 Cette revue de la littérature étant caractérisée par la référence à des travaux nord-américains, il nous paraît important de motiver ce choix. La transférabilité de résultats et de concepts « étrangers » mérite tout d'abord d'être justifiée sur le plan de la validité. Deux écueils peuvent être évoqués, à savoir la généralisation abusive de résultats (Henrich, Heine et Norenzaya, 2010), et l'élasticité conceptuelle, terminologie qui décrit une inhibition de concepts lorsqu'ils sont déployés dans des contextes trop éloignés de leur sphère d'émergence originelle (Sartori, 1970). La circulation des concepts serait particulièrement ardue entre les quartiers défavorisés français et américains, car elle résonne avec un sensationnalisme politique et médiatique clamant l'américanisation de problématiques sociales nationales (Wacquant, 1992 ; Mohammed, 2007), et soulève la question de la comparabilité des contextes. Ainsi, l'utilisation de grilles de lecture importées des États-Unis pour analyser des terrains français suscite des débats et impose des justifications préalables, comme l'attestent les réflexions sur l'existence d'un « ghetto » français, que l'on peut par exemple retrouver chez Maurin (2004), Wacquant (2006), Lapeyronnie (2008), Marchal et Stébé (2010), Avenel (2016), ou encore Boucher (2009). En lien avec ces précautions concernant la validité, il nous paraît important de justifier le recours à une littérature étrangère sous un angle téléologique. N'ayant pas d'ambition comparative, la présente recherche s'affranchit d'une logique qui exigerait une confrontation dynamique de contextes (Vigour, 2005) à l'image du travail développé par Mohammed (2007) lorsqu'il évoque les « gangs » et les « bandes ». Notre stratégie de revue de littérature s'inscrit au contraire dans une tradition de recherche inductive qui permet un rapport à la littérature cumulatif (Stebbins, 2001, p. 435) et opportuniste (Charmaz, 2006), et nous autorise à mobiliser des travaux étrangers qui traitent explicitement des rapports inter-âges, quand bien même nos objectifs s'ancrent dans une analyse locale.

Une tradition de recherche en psychologie

- 11 Si l'étude des interactions sociales entre jeunes d'âges différents renvoie aussi bien à des enjeux d'apprentissage, de socialisation, et de développement, sur le plan disciplinaire, elle concerne peu la sociologie (Harding, 2009a). C'est avant tout en psychologie, en particulier du développement, que l'on note un champ de recherche explicitement focalisé sur les relations interâges (Hartup, 1983 ; Lougee, Grueneich et Hartup, 1977). Pour analyser de telles interactions, des développementalistes tels que French (1987) préconisent d'étudier à la fois l'amitié, l'agression, les comportements prosociaux, l'apprentissage et le leadership, en se focalisant systématiquement sur la symétrie des interactions. Une telle perspective nous permet notamment de comprendre que l'apprentissage, le leadership, et les comportements prosociaux, qui impliquent par exemple le fait d'encourager, de donner des conseils, d'apporter un soutien (Whiting et Whiting, 1975), sont plus fréquents lorsque les interactions impliquent des jeunes moins âgés, ce qui n'est pas le cas de l'amitié et de l'agression (French, 1987). L'âge est parfois considéré comme une importante clé de lecture pour étudier la jeunesse « tout au long de l'adolescence » et révéler les continuités et discontinuités, les transitions, les successions des rôles, les opportunités et les contraintes (Johnson, Crosnoe et Elder Jr., 2011).

« Grands »/« grands frères »/« anciens » : précisions sémantiques

- 12 Quelques sociologues français ont mis en évidence ces rapports entre générations de jeunes des quartiers populaires, et ont relevé l'emploi des termes « grands »/« petits ».
- 13 C'est le cas de Sauvadet (2006a ; 2007) qui distingue différentes modalités de regroupement des « jeunes de la cité » (« équipe », « bande », « classe d'âge »), qui fluctuent selon la proximité des relations entre les membres et les activités effectuées. Sur son terrain nommé Paris Nord, les regroupements par bandes et par classes d'âge se superposent, dessinant par ailleurs une répartition spatiale bien spécifique qui permet à chaque groupe d'évoluer hors du regard des autres, ce qui n'empêche pas des recoupements à certaines occasions. L'objet de ses écrits n'est toutefois pas centré sur la signification d'une telle terminologie ni sur l'analyse de cette catégorisation et de ses conséquences sur la compréhension des phénomènes de sociabilité au sein de la « vie juvénile de rue et de cité ».
- 14 C'est également le prisme des pratiques spatiales que privilégie Chelal, dans un travail récent de 2016 sur la cité du Bois-Perrier de Rosny-sous-Bois. Les rapports sociaux de génération y tiennent une place centrale et dans ce cadre, le classement en « grands »/« petits » apparaît omniprésent dans les rapports entre pairs, faisant écrire au chercheur que « dans l'univers de la culture de rue, chacun est le petit des grands et le grand des petits » (Chelal, 2016, p. 52). Truong ne dit pas autre chose quand il affirme que « dans une cité, l'âge est un véritable marqueur. [...] Le temps passe et les générations se succèdent sur un rythme ternaire : "petit", "grand", "ancien" » (Truong, 2017, p. 32). Chelal minimise toutefois la place éducative occupée par les « grands », et semble ne retenir, dans les exemples tirés de son terrain comme dans ses analyses, que la part conflictuelle des relations entre pairs et le poids des « grands » dans la transmission des codes de la culture de rue. Or Duret, qui a longuement

travaillé sur les « grands frères », montre bien le rôle social et éducatif que ces jeunes adultes jouent. Si l'expression de « grand frère » n'est plus que rarement mobilisée dans les quartiers populaires de nos jours (Chelal, 2016), il semble bien que ces « champions du social », comme les appelle Duret, aient de fortes ressemblances avec les « grands » rencontrés sur notre terrain. Pour lui, « être grand, c'est alors au sens le plus général accepter d'exercer un pouvoir attendu des plus petits en vue de leur éducation » (Duret, 1995, p. 20). Si le statut de « grand frère » est lié à l'existence d'une fratrie (généralement importante) et à sa place à l'intérieur (souvent en position d'aîné), il ne s'y restreint pas. Les grands frères apportent un soutien aux plus jeunes dans leur accès aux responsabilités sociales, en leur prodiguant des conseils, mais en étant également capables d'écoute. Leur style éducatif se distingue ainsi de celui des parents, des enseignants, ou encore des frères et sœurs, ce qui peut bien évidemment entraîner des concurrences entre des visées éducatives divergentes, ainsi que des socialisations à des pratiques déviantes et/ou illégales. Pour Duret, l'apport principal des grands frères est de jouer le rôle de médiateur : entre les institutions (la famille et l'école notamment) ; dans le jeu politique ; en cas de conflits au sein de la cité. Ainsi, les « grands frères » prennent la place de médiateurs institutionnels absents ou inefficaces, et démontrent leur utilité sociale auprès des différents acteurs.

- 15 Citons enfin Lepoutre, qui utilise de manière synonyme l'expression de « grand » et celle de « grand frère » pour décrire les différentes catégories de jeunes présentes dans les territoires urbains, mais sans en analyser la genèse, l'évolution et la fonction. (Lepoutre, 1997, p. 105)
- 16 Par ailleurs, tous ces auteurs, sur lesquels nous nous sommes néanmoins beaucoup appuyés dans nos analyses, se sont intéressés quasi exclusivement aux garçons alors que nous souhaitons montrer que cette catégorisation inclut et est entretenue également par les filles. Duret met en évidence l'existence de « grandes sœurs », dont la principale spécificité serait de « s'occuper aussi bien des filles que des garçons » (Duret, 1995, p. 53), ce qui selon lui n'est pas le cas des grands frères, dont la médiation éducative se fait uniquement en direction des garçons. Pour d'autres (Chelal, 2016), la catégorie de « grand » est uniquement une catégorie masculine, quand la place des filles dans ce classement n'est pas tout simplement un impensé (Lepoutre, 1997 ; Marlière, 2003, 2008 ; Sauvadet, 2007).
- 17 Une dernière catégorie, les « anciens », émerge des différentes recherches en sociologie urbaine en France. C'est le cas chez Duret déjà cité, qui différencie les « grands anciens » – anciens « grands frères » – des « anciens », terme désignant tous les jeunes plus âgés, sans distinction. Aux Tarterêts, les « anciens » sont bien toujours présents et correspondent également à des profils sensiblement différents : des habitants de longue date du quartier, à qui l'on doit le respect eu égard à leur âge, ou des anciens « grands », qui continuent de vivre dans le quartier ou d'y être présents de temps en temps, et d'y apporter leur aide. Pour ces derniers, plus que leur âge, c'est finalement leur histoire et leur implication qui les placent en haut de la hiérarchie du quartier. Cette figure d'« anciens » se retrouve également chez Truong (2017) ou Marlière (2003), qui les nomme les « vétérans » : il les désigne comme des hommes, âgés de 35 à parfois 50 ans, toujours présents dans l'espace public.

La classe d'âge comme analyseur de transformations sociales

- 18 Dans une approche ethnographique, Marlière mobilise une analyse par classes d'âge (Marlière, 2006), qu'il enrichira par la suite d'une mise en perspective générationnelle et sociohistorique (Marlière, 2014). Composées de jeunes dont les différences d'âge sont parfois minimales, les quatre classes identifiées, à savoir les vétérans de 35 à 50 ans, les trentenaires, les jeunes adultes de 20 à 24 ans, et les adolescents qui ont atteint la majorité juridique, permettent d'abord, pour chacune, de caractériser un investissement particulier de l'espace de la cité et d'identifier des pratiques culturelles propres. Les classes d'âge offrent ainsi des points de comparaison pertinents pour étudier la visibilité dans l'espace public, mettre en avant des éléments biographiques en lien avec les parcours scolaires, professionnels ou délinquants, ou encore suivre l'évolution des modes de sociabilité. Au-delà de ces dimensions, le croisement de la génération et de l'âge prend tout son intérêt pour analyser la question du destin commun des jeunes, dans un contexte où la disparition du monde ouvrier et l'émergence des « jeunes de cités » se conjuguent avec une permanence des effets sociaux liés à la crise. La confrontation des différents groupes sur une période de plus de 20 ans permet notamment de révéler l'accentuation des processus d'individuation, une fragmentation des trajectoires, et l'existence de nouvelles générations dont le sort ne s'est pas amélioré par rapport à leurs aînés (Marlière, 2014, p. 171).
- 19 Beaud et Masclet (2006) ainsi que Jamoulle (2015) dressent un même portrait du contexte français, où l'évolution du monde ouvrier – par l'insécurisation du travail, le développement de l'économie informelle, et le passage de luttes collectives à des luttes plus concurrentielles – fragilise les hommes et les pères des quartiers populaires et favorise des modèles concurrents auprès des jeunes.
- 20 Ces thèses font écho à certains travaux nord-américains que nous mentionnons avec toutes les précautions qui s'imposent aux transpositions de contextes, comme nous l'avons déjà énoncé. C'est souvent à travers la figure de l'« *old head* », que nous pouvons littéralement traduire par « ancienne figure », que la question des rapports inter-âges est traitée. Cette figure, que l'on doit au travail ethnographique d'Anderson (1990, 1999), occupe désormais une place centrale dans les recherches portant sur les communautés urbaines afro-américaines à faible revenu (Young, 2007). Les « *old heads* » sont définis comme des adultes noirs de sexe masculin résidant dans des communautés noires et incarnant une certaine stabilité (Anderson, 1990, p. 3). Ils représentent une source importante et traditionnelle de socialisation, et encouragent par des moyens informels l'insertion sociale et professionnelle des plus jeunes (Anderson, 1990, p. 69) à travers un mentorat focalisé sur la transmission de savoir-être et l'accès à des réseaux (Anderson, 1990, p. 71). En raison des mutations structurelles qui ont bouleversé les États-Unis en produisant un chômage de masse et une explosion de la délinquance dans certains quartiers, les missions traditionnelles des « *old heads* » et l'offre de mentorat disponible ont été bouleversées. Anderson (Anderson, 1990, p. 104) va s'attacher à décrire leur perte d'influence au profit de « nouveaux *old heads* ». Ces derniers, parfois uniquement âgés de quelques années de plus que leurs protégés, ne valorisent plus l'accès au marché de l'emploi formel, mais font au contraire la promotion de valeurs issues d'un « code de la rue » (Anderson, 1990, p. 103-105), et incarnent à travers leurs activités illicites un modèle de réussite opposé. C'est dans la disparition des « *old heads* traditionnels » et l'émergence de « nouveaux *old heads* » qu'Anderson explique en

partie la présence de forts niveaux de violence dans les quartiers défavorisés américains. Cette thèse, qui semble faire autorité chez les chercheurs travaillant sur de tels quartiers, a même fait l'objet d'une vérification quantitative. En étudiant des données statistiques issues de près de 200 villes aux États-Unis, Parker et Reckdenwald (2008) ont pu confirmer les arguments d'Anderson et démontrer que la présence de modèles masculins traditionnels dans un quartier réduit les taux de violence chez les jeunes afro-américains. Cette distinction semble se rapprocher de celle qu'opère Duret (1995) dans son étude des « grands frères » ; ainsi, il met en lumière la lutte entre le modèle des « insérés » et celui des « bads », ces derniers valorisant des formes d'intégration ancrées dans l'illégalité. Pour Duret, ces deux modèles cohabitent dans les quartiers populaires, entraînant une lutte d'influence et de reconnaissance auprès des plus petits, les « insérés » reprochant aux « bads » d'utiliser les petits, de les opprimer, de les monter contre leur père, de les inciter à dealer et/ou à consommer. Les « bads », eux, mettent en avant leur rôle protecteur et sécurisant, et reprochent aux pouvoirs publics leur impuissance : démunis, ces derniers passeraient en quelque sorte le relais aux « bads » et à l'économie parallèle (Duret, 1995, p. 75).

La protection et le mentorat par les plus âgés

- 21 Ainsi, les relations inter-âges sont parfois étudiées sous l'angle de la protection et de la violence. Les plus jeunes enquêtés rencontrés par Duret relatent que les « grands frères » ont un statut protecteur, notamment dans un environnement où « la force physique [n'est] pas automatiquement pacifiée et domestiquée » (Duret, 1995, p. 105). D'autres recherches démontrent que pour certains profils il pourrait exister des concurrences entre l'autorité éducative des pairs et l'autorité éducative familiale, plus précisément parentale. Ainsi Mohammed, dans son travail sur les bandes, constate un processus de délégitimation éducative pour la plupart des garçons qui font partie de son enquête ; elle serait le pendant du déclassement filial des enfants qui transgressent. « La *délégitimation éducative* est donc un déplacement temporaire – la bande n'est qu'une période – et non linéaire de l'influence des référents familiaux vers celle des référents de la rue. Ce transfert partiel de l'autorité implique une commutation des compétences normatives » (Mohammed, 2011, p. 199).
- 22 Avec les mêmes précautions que dans la section précédente, il nous paraît intéressant d'ouvrir notre revue de la littérature aux travaux étrangers qui abordent la question de la protection et du mentorat dans les relations inter-âges. Pour Harding, dans les quartiers populaires défavorisés des États-Unis, les relations avec les adolescents plus âgés constituent une source importante de socialisation pour les garçons (Harding, 2009a). En s'appuyant sur des données quantitatives et qualitatives, Harding démontre que les adolescents des quartiers défavorisés sont plus susceptibles de passer du temps avec des personnes plus âgées que les adolescents habitant d'autres types de quartiers. Cette plus grande interaction avec les pairs plus âgés peut être mise en lien avec les niveaux de violence et l'organisation de celle-ci. Lorsqu'un déplacement en dehors du quartier constitue un danger et que les jeunes d'autres quartiers sont perçus comme des ennemis potentiels, le quartier devient un espace sécurisé, y compris pour les jeunes qui ne sont pas activement impliqués dans des affrontements. Le recentrement sur le quartier se traduit par un manque d'opportunités sur le plan des rencontres avec d'autres pairs, et les pairs plus âgés sont une source de distraction et de protection. De telles mesures protectives ne seraient toutefois pas « gratuites », car elles impliquent

un principe de réciprocité ou de contrepartie (Harding, 2009a, 2009b ; Mateu-Gelabert et Lune, 2007).

- 23 D'autres chercheurs étudient l'émergence de nouvelles configurations et de nouveaux engagements dans la prévention de la délinquance et le soutien des jeunes générations (Stuart et Miller, 2016). Dans un travail ethnographique focalisé sur les filles habitant les quartiers défavorisés, Jones (Jones, 2009, p. 25) relate, à partir de discours de jeunes filles, la présence d'« *old heads* » agissant comme des frères aînés ou des figures paternelles. Ces derniers se rendent disponibles pour aider et protéger les jeunes filles tout en les encourageant à éviter les ennuis et à fréquenter assidûment l'école. Ces anciens, exclusivement des hommes, exercent un contrôle social et une surveillance en investissant stratégiquement l'espace public (Jones, p. 25). Sacha (2015) souligne de son côté les limites des approches qui se focalisent uniquement sur la mobilité sociale des protégés. En effet, l'étude de la promotion de la mobilité sociale présente deux inconvénients. D'une part, elle rend invisibles certains aspects importants du mentorat qui peuvent par exemple relever de dimensions affectives, émotionnelles, ou encore de la promotion de la dignité. D'autre part, une telle approche ne permet pas de prendre en compte l'investissement d'individus qui, par leurs profils, n'ont aucun moyen d'agir sur la mobilité sociale. Le travail de Young (2007) démontre ainsi comment de nouveaux « *old heads* », qu'il qualifie de « repentis » au regard de leurs passés déviants, partagent une expérience de vie commune avec leurs protégés, ce qui leur permet d'accéder à une compréhension subjective de leurs modes de vie. Ils savent naviguer entre des perspectives multiples et sont par exemple capables de condamner la violence, tout en comprenant qu'elle est parfois une mesure de protection nécessaire. Ici, les « *old heads* » doivent apporter de l'aide à leurs protégés sans réellement avoir accès aux ressources matérielles et sociales dont pouvaient bénéficier les « *old heads* traditionnels » d'Anderson. À défaut, la ressource clé mobilisée se trouve dans leurs propres expériences de vie qui leur ont appris des leçons inestimables sur l'art de la survie dans les communautés urbaines pauvres ; la mission première se joue dans la transmission d'informations ou d'idées. Les objectifs d'une telle posture se démarquent de ceux visés par un mentorat traditionnel, car ces « repentis », parfaitement conscients des limites de leur approche, ne recherchent pas directement un changement de comportement de leurs protégés.
- 24 Dans un contexte africain, De Latour (De Latour, 1999, p. 71) mobilise les dénominations de « vieux pères » et de « fistons » pour décrire les relations entre les *ghettomen* de Côte d'Ivoire. Le courage, la détermination, l'ancienneté, la longue pratique du ghetto (qu'elle ait commencé très jeune ou non) permettent d'accéder au statut de « vieux père » (ou de « vieille mère »), dont un des rôles est de défendre ses « fistons » et de les initier, afin qu'ils deviennent à leur tour des « vieux pères ». L'analyse de l'anthropologue est particulièrement intéressante en ce qu'elle montre que cette initiation et cette protection ont pour but ultime l'émancipation du « fiston » qui doit se détacher de son « vieux père » et se faire ainsi sa propre réputation (De Latour, p. 72). En cela, les « vieux pères » exercent un réel travail de transmission, même s'il est ancré dans l'illégalité.
- 25 Qu'en est-il sur notre terrain des Tarterêts ? Qu'est-ce qu'une « grande » ? Qu'est-ce qu'une « petite » ? Ou plutôt, comment le devient-on, puisque ces statuts semblent être le résultat d'un processus, d'une construction sociale ? Nous allons d'abord nous pencher sur les critères de définition et de délimitation des catégories mobilisées par

les jeunes. Nous nous intéresserons ensuite aux dynamiques relationnelles existant entre les différentes catégories et à leurs logiques implicites.

Les critères d'appartenance aux différentes catégories

- 26 L'objectif de cette partie est de se pencher sur les caractéristiques de la catégorisation en « grande »/« petite ». À côté de l'âge, qui apparaît comme un indicateur évident, d'autres critères sont pris en compte par les individus et permettent de dessiner les frontières subtiles et labiles de chaque catégorie. Ainsi, dans cette organisation, on peut être amené à appartenir, à un moment donné, au monde des « grand·es », sans pour autant parvenir au statut de « grande » et/ou devenir « le/la grande » attribué d'un ou de plusieurs jeunes. Ce statut découle de la possession d'attributs divers, même s'il est difficile d'identifier des critères de sélection stricts. Par ailleurs, cette définition se construit de manière dialectique ; comme l'écrit Sauvadet : « Le lien s'effectue par une reconnaissance mutuelle : les plus jeunes constatent et apprennent à craindre, à admirer et à mimer l'autorité des plus vieux, ces derniers apprennent de leur côté à s'identifier aux plus jeunes, à reconnaître leur enfance à travers celle des plus jeunes : ils disent parfois les "éduquer", ils les aident, les conseillent, leur paient des sucreries, etc., mais ils les utilisent aussi cyniquement, tout comme eux-mêmes l'ont été autrefois » (Sauvadet, 2010, p. 177).

L'âge et l'autre

- 27 Comme nous l'avons déjà signalé, cette catégorisation découle tout d'abord de l'appartenance à une classe d'âge, la frontière entre « grand·es » et « petit·es » pouvant toutefois apparaître, de l'extérieur, très mince puisqu'il suffit parfois de très peu d'années de différence pour basculer du camp des « petit·es » à celui des « grand·es », comme le souligne Anderson (1990). Dans les discours, les jeunes rencontrés se présentent et présentent les autres par l'année de naissance – « Nous, on est les 2000, eux, ce sont les 2005 » – et rarement par leur âge. Il semble d'ailleurs que les acteurs institutionnels et associatifs (maisons de quartier ou clubs sportifs notamment), en mobilisant ces dénominations, participent à leur (re)production. Cet usage généralisé de l'année de naissance semble alors réussir le tour de force de réunir, dans une même expression, deux notions pourtant différentes : l'âge et la génération⁵. Cela dessine ainsi des « agrégats sociaux », caractérisés par le passage simultané dans les mêmes instances éducatives et scolaires, et plus largement par le partage d'un vécu commun (Attias-Donfut, 1996).
- 28 En essayant d'identifier des bornes pouvant encadrer les statuts de « grand·e » et de « petit·e », nous avons récolté beaucoup de discours différents. Certains traits convergent et permettent une approche définitionnelle tripartite de nos catégories « superlatives ». Une première pourrait être qualifiée de relative. On est « grand·e » ou « petit·e » par rapport à une autre « grand·e » ou « petit·e », il est donc possible d'être à la fois « grand·e » et « petit·e ». La deuxième approche, que l'on peut qualifier d'objective, repose sur un certain nombre de seuils. On n'est plus considérée comme une « petit·e » à partir de la vingtaine. On commence à être une « grand·e » vers 16 ans. On intègre le monde des « petit·es » vers 13 ans. On pourrait ici dresser des liens avec d'autres seuils objectifs émanant d'institutions plus traditionnelles. On est « petit·e »

tant que l'on est au collège. L'entrée dans la vie active, ou dans les études supérieures, coïncide avec l'émancipation définitive de ce statut. Une troisième approche définitionnelle, qui découle des deux premières, est longitudinale. Si le statut de « grande » peut être accordé à des périodes différentes, les rôles attribués dépendent fortement de l'âge. La « petitesse » ou la « grandeur » d'un individu va donc varier en fonction de son âge : il y aurait des « grand-es », et des « grand-es grand-es », ce qui nous invite à ne pas confondre rôles et statuts. Le poids des ans semble être très important lors des premières années et s'amenuiser dans le temps. À partir de la vingtaine, une fois le statut de « grande » acquis, la différence d'âge ne semble plus si importante. Si l'ancienneté joue un rôle primordial dans l'accès au statut de « grande », elle ne peut toutefois pas subvertir l'ordre de l'âge. Autrement dit, si De Latour a constaté qu'un « fiston » entré très jeune dans la pratique du ghetto pouvait, à 17 ans, être le « vieux père » d'un garçon de 20 ans (1999, p. 71), ce n'est pas le cas ici : une « grande » sera toujours plus âgée que son/sa « petite ».

Contribuer à l'histoire et à l'identité du quartier

- 29 La relation « grande »/« petite » se construit dans la rue, au quotidien, sur la durée, et l'âge ne suffit pas pour être considérée comme une « grande » : il faut être du quartier, depuis longtemps, il faut être « connu », nous dit une « petite ». Pour Sauvadet, « être de la cité facilite l'empathie, le quartier devient une référence qui produit du "Eux" et du "Nous". Le groupe se reproduit grâce à l'entrée des plus jeunes, qui prennent peu à peu la place de leurs aînés au fur et à mesure que ces derniers abandonnent cette forme de socialisation. Entre-temps s'opère la transmission partielle de l'histoire et des savoir-faire du groupe » (Sauvadet, 2006b, p. 60). Cette identité commune se construit au quotidien, par des situations et des anecdotes partagées ; cela nécessite du temps long et ne peut reposer sur des actions ponctuelles. Ainsi, des personnes arrivées récemment dans le quartier, même si elles présentent les différentes caractéristiques sociales, culturelles, corporelles associées aux « jeunes de la cité », pourront être respectées pour leur âge, seront considérées comme des « grand-es », mais n'accéderont pas à la part affective du rapport qui se traduit notamment par l'emploi de « mon/ma grande ». Cette distinction est également due au fait de ne pas avoir partagé de souvenirs d'enfance et de jeunesse, comme le souligne Bidart : « Ne serait-ce pas, autant que l'ancienneté résidentielle, l'enfance passée dans les lieux qui contribue à établir des liens au sein du voisinage ? [...] On constate en effet que, de façon générale, les "anciens" d'une cité qui n'y sont arrivés qu'à l'âge adulte n'entretiennent pas ce type de relation forte dans le voisinage. Il leur "manque" peut-être cette étape de l'enfance qui a fondé les liens » (Bidart, 1997, p. 161).
- 30 Ainsi le lien se construit dans la durée, dans la réminiscence des exploits des uns et des autres, lors notamment – selon les termes recueillis lors des entretiens – des « discussions de parking⁶ » pendant lesquelles se construit la « légende », ce processus n'étant pas dénué d'une forme d'héroïsation des trajectoires (Bordet, 2014, p. 8).
- 31 En effet, une « grande », c'est un individu « qui a du vécu », « qui a du parcours ». Cela recouvre partiellement le point abordé ci-dessus (avoir du vécu dans le quartier), mais cela renvoie surtout à la façon dont ce garçon ou cette fille a su démontrer son attachement au quartier. Il peut se manifester de différentes manières, mais obéit majoritairement à une répartition stéréotypée des rôles. Ainsi, une « grande » est une

figure du quartier sur qui l'on peut compter, qui va accomplir des tâches de la sphère du « prendre soin » : soutenir, conseiller, écouter. Chez les garçons, cela recouvre des actions connues et reconnues par tous comme ayant demandé du « courage » et/ou de la force. Ces actes permettent de « se faire une réputation » de quelqu'un de confiance, mais également d'âpre, de prêt à en découdre pour son quartier.

Entretien collectif, groupe de « petits » : « Un grand, c'est un mec qui a fait plus de trucs que... il fallait du courage pour les faire, que les autres, ils ont pas eu. »

- 32 À l'instar de ce que De Latour mettait en lumière pour les *ghettomen* d'Abidjan, la « renommée » apparaît comme primordiale dans la construction d'une carrière de « grande » – cette renommée, nous le verrons plus loin, allant alors de pair avec le respect que l'on inspire.

Les « grands » et le capital guerrier

- 33 Pour les garçons, nous venons de le voir, être/devenir un « grand » demande de participer à des actions qui sont notamment l'occasion de mettre en scène son capital guerrier (Sauvadet, 2006b) et par là, ses qualités dites viriles. Ce qui fera dire à un « petit » : « un grand, c'est pas une pédale ». Ou à une fille : « Après, si les garçons [petits], ils font pas la chose [qui est demandée], les grands, ils vont le traiter de pédale ». On retrouve ici la figure repoussoir du « pédé » mise en lumière par Clair (2012) dans ses différentes enquêtes sur les jeunes de milieux populaires. De manière plus générale, ces propos soulignent la nécessaire conformité des garçons (mais également des filles) aux normes de genre. Cette mise en conformité se construit dans les différentes interactions et peut être éprouvée par les « grands » eux-mêmes, à travers des épreuves qu'ils relatent comme des jeux. Comme Chelal (2016) l'a observé dans la cité Bois-Perrier avec le jeu de la « gardav' », ou Lepoutre (1997) avec ce qu'il nomme des « échauffourées ludiques », notre recherche a fait ressortir des pratiques qui rejouent assez souvent les rapports jeunes/institutions, et qui sont autant d'occasions d'éprouver le capital guerrier des « petits ».

Tahar, 17 ans, entretien collectif, groupe de « petits » : « Des fois les grands, ils nous courent après, ils nous mettent dans des coffres. Ils se mettent à faire des dérapages et tout... Dans le coffre, ça fait mal à la tête, ça secoue un peu... Quand on était petits, quand on était petits, quand on nous le faisait, ça nous vexait, ça nous énervait. Par contre maintenant, ça nous fait rire, carrément. [...] Mais c'est un jeu, c'est un jeu... Des fois même, ils [les "grands"] nous annoncent, ils nous disent : "Vous êtes morts, vous les petits". Y a pas que les coffres de voiture, y a aussi frapper... mais pas frapper comme si tu frappais quelqu'un pour de vrai, des petites baffes, des... (c'est pour rigoler) des clés de bras... pour rigoler ! (Ça amuse.) C'est un petit jeu. Y en a aussi, avec les chiens, ils les lâchent. Les chiens ils nous courent. Lui, il sait que son chien il attaque pas, mais nous on sait pas ! Je veux dire nous, les chiens, ça nous fait peur pour de vrai ! Avant, ça nous arrivait tout le temps ; avant, quand on partait au terrain de foot, on allait jouer au foot, on était obligés de passer par un endroit où y a des grands qui se posent, et ils ont des chiens. (Oh là là, il balance !) Et ils lâchaient leurs chiens. »

- 34 Bien évidemment, ces attributs sont particulièrement valorisés dans le cadre d'affrontements avec d'autres jeunes, d'autres quartiers. Dans ces situations, les « grands » mettent en avant ce que Lepoutre (1997) identifie comme *habitus* agonistique (à la suite de Gérard Mauger) : engagement dans le combat, dans le corps à corps, capacité à combattre, mais aussi à esquiver, construction d'une agressivité. Cet engagement sert de modèle, mais aussi d'exemple aux plus jeunes, qui très vite

apprennent et sont incités à se battre et à défendre leur « fierté » et celle du quartier. Les « petites » nous disent que les « grands » forment les « petits » à s'endurcir, à prendre la relève, en les obligeant à « aller aux descentes » ou dans d'autres expéditions périlleuses.

- 35 On peut retrouver ici la figure du « bad grand frère » de Duret (1995), qui loin de « calmer le jobard » (Goffman, 1989), va l'inciter à défendre son honneur, et à travers lui, celui du quartier tout entier.
- 36 Ainsi l'identité masculine, avec ses valeurs ancrées dans la culture populaire (Lepoutre, 1997 ; Renahy, 2005), se construit au quotidien, notamment dans ces relations « grands »/« petits » et la mise en place de « conduites de distinction » (Jamoulle, 2015, p. 152).
- 37 Il ne faut toutefois pas conclure hâtivement à une répartition figée des rôles : des filles s'engagent dans des bagarres ; des garçons apportent soutien et affection aux « petits ». « L'aide » et « la gentillesse » sont ainsi des valeurs mises en avant par ces derniers pour définir « leur grand ».

Les droits et les devoirs

Abeni, « grande », 21 ans : « Il faut que chacun reste à sa place. Voilà, y a les, y a les anciens, y a les grands, y a les, y a les... nous et y a les petits. Les p'tits ils peuvent pas manquer de respect aux grands, tu vois. Et j'pense que y a des p'tits qui nous considèrent nous comme des grandes parce qu'on est plus grandes qu'eux. Donc forcément ils vont pas nous manquer de respect à nous. Donc nous on manquera pas de respect aux grands ou aux anciens, aux anciens surtout, pas du tout. Alors là c'est plus une... on les respecte parce que voilà eux ils ont vécu des choses que nous on n'a même pas encore vécu donc on les respecte. »

- 38 Les « grandes » sont entre deux âges : pas encore installées, pas tout à fait sorties de la jeunesse, mais avec un sens aigu des responsabilités vis-à-vis des générations qui arrivent et plus largement, vis-à-vis de leur quartier ; ils/elles sont comptables de ce qui s'y passe, de ce qui y est fait. Ce qui implique également un rôle fort de contrôle social.

Boubacar, « grand », 23 ans : « Toujours, ils savent que toujours, y aura quelqu'un des Tarterêts, de la génération d'entre nous, là, qui va passer, qui va voir. Si elle fait quelque chose ou si le petit garçon il fait une connerie. [...] C'est pour ça qu'ils nous respectent, parce qu'ils savent que... qu'on peut tout savoir. Si on veut savoir, on va savoir. »

- 39 Ainsi, les jeunes sont là pour normaliser les comportements : si certaines pratiques déviantes sont imposées par les « grands », ces derniers construisent aussi un cadre normatif qui permettrait aux jeunes de ne pas glisser, de ne pas dévier. Si le statut de « grand » confère reconnaissance, légitimité et obéissance, il implique également un comportement de référence, de modèle, que le « grand » se doit de tenir. Il est là pour donner l'exemple, mais aussi pour faire bénéficier les plus « petits » de son expérience⁷.
- 40 En retour, pour De Latour, « un "fiston" gardera à jamais une relation respectueuse, forte avec le premier "vieux père" qui l'"a mis dans les sciences", cette déférence résistera à tout, même si plus tard le "fiston" va plus loin dans les connaissances. De son côté, un "vieux père" doit, quoi qu'ils fassent, défendre tous les "fistons" qui dépendent directement de lui » (De Latour, 1999, p. 72).

- 41 Par conséquent, si le statut de « grande » permet de jouir de droits, il implique également des devoirs, notamment pour les garçons. Awa ne s'y trompe pas en soulignant l'avantage d'être une fille et ainsi, d'y échapper en partie.

Awa, « grande », 23 ans : « Après, nous, enfin les filles elles font pas... elles font pas c'que les garçons ils font. Donc en gros un grand garçon il a plus de, on va dire, de travail à faire qu'une fille. [...] »

Donc nous on n'a pas ce problème-là alors que les garçons ils ont plus ce travail-là de dire "Oui faut pas faire ça, faut pas brûler, faut pas voler, faut pas faire ci". Nous non, juste des fois j'vois M. [une "petite"], je lui dis : "Eh, il est quelle heure ? Rentre chez toi", c'est tout. Mais c'est pas en mode... tu dis juste il est tard, quoi. Moi, j'aurais pas aimé avoir cette responsabilité-là. »

- 42 Par ailleurs, être reconnue et respectée comme « grande » implique une manière spécifique d'exercer le pouvoir : il peut l'être de façon violente à condition que ce soit « juste ». Un « grand » qui abuserait de son pouvoir l'utiliserait de manière illégitime, ou le ferait reposer sur la *hagra*⁸, se décrédibiliserait aux yeux des « petits ».

Entretien collectif, groupe de « petits » : « La personne [le grand], ça dépend si elle t'aide, si elle est gentille avec toi. Sinon, on respecte pas... ça dépend. »

- 43 Duret souligne que « la solidarité de protection est donc un lien complexe renvoyant à un entrelacs de codes mêlant les obligations familiales, les devoirs liés à l'âge et ceux attachés au statut. Frapper un plus jeune peut fort bien n'avoir aucune conséquence ou au contraire, dans une sorte d'« effet papillon » social, déclencher à retardement une tempête de coups et une bagarre générale. Les jeunes les plus mal placés sont ceux qui ne peuvent bénéficier d'une solidarité intrafamiliale, qu'ils soient fils uniques ou que le frère aîné n'ait pas de réputation » (Duret, 1995, p. 72). Il devient alors très vite nécessaire pour un jeune qui souhaiterait continuer à fréquenter l'espace public de se trouver un « grand », qui le prendrait sous son aile et le protégerait.

- 44 L'administration du respect est un processus réciproque, qui concerne les garçons comme les filles, les « petits » comme les « grands ». On voit combien elle est centrale dans l'organisation et la hiérarchisation des relations entre pairs, au point de cristalliser les critiques de l'ensemble de l'organisation. Les « grands » ne peuvent pas asseoir leur statut uniquement par l'âge et la violence/l'humiliation ; les « petits » doivent se soumettre à certains codes relationnels avant éventuellement de les transgresser. Toute forme d'« entorse » à ce contrat tacite est collectivement dénoncée. En effet, « les différences d'âges correspondent à des repères importants de la structure hiérarchique. La remise en cause de ce principe de hiérarchisation ne passe donc pas inaperçue. Les plus vieux se plaignent du caractère entreprenant des plus jeunes, et les plus jeunes du caractère autoritaire des plus vieux⁹ » (Sauvadet, 2007, p. 141). C'est dans ce cadre que l'on peut analyser les récits récurrents des « grand·es » qui déplorent le manque de respect des « petit·es » et la perte des valeurs.

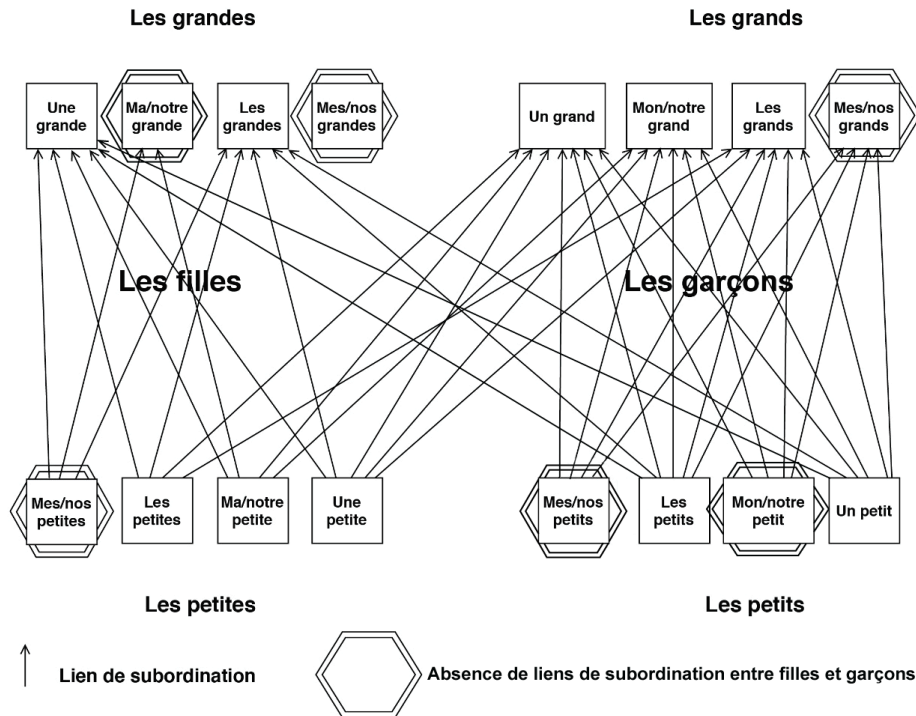
Birama, « grand », 34 ans : « ... après, en face aussi, des fois, t'as des petits, moi je vois des petits, ils font peur, 14 ans, 15 ans, 16 ans, ils font peur, ils font peur, ils ont aucune peur, j'veux dire, ils ont de respect pour personne, aucun principe, aucune valeur, ces mecs, ils ont 14 ans, et ça y est, pour eux, ils ont tout compris de la vie [...]. »

Awa, « grande », 23 ans : « ... déjà par exemple les petites du [nom d'un sport], elles manquent trop de respect. Elles font des trucs... enfin j'sais pas. Elles s'prennent pour des grandes en fait. C'est des petites, mais elles veulent nous dépasser. "Mais on n'a pas l'même âge, vous êtes encore à l'école, vous êtes au collège." Enfin... chacun reste à sa place et ça elles arrivent pas à comprendre. »

- 45 Cette partie a permis de mettre en lumière les caractéristiques de la catégorisation en « grand·e »/« petit·e » ; elle a montré que ce système repose sur des liens privilégiés impliquant une disponibilité et une réciprocité nécessaires à la mise en place d'une « administration du respect ». Tentons maintenant de cartographier les différentes relations entre pairs ainsi dessinées, selon qu'elles s'appliquent aux filles ou aux garçons, au groupe ou aux individus.

Les relations de subordination électives

- 46 Nous l'avons vu, les relations entre pairs selon les modalités « grand·e »/« petit·e » diffèrent selon le genre. Notre recherche révèle également qu'elles se présentent sous des formes et des dénominations différentes, selon le caractère individuel ou collectif des relations. Un troisième niveau de caractérisation réside dans la force du lien, qui peut reposer sur un lien statutaire « générique » ou sur un lien préférentiel. Ainsi, la relation se fait élective quand une « grand·e » prend sous son aile une « petit·e », l'aide dans sa vie quotidienne, aide sa famille (voire la fréquente parce qu'il/elle est ami·e d'une des grand·es frères/sœurs). Il y a donc différents niveaux de reconnaissance : la plupart des acteurs de la « scène » du quartier des Tarterêts reconnaissent le rôle qu'y jouent les « grand·es », l'acceptent et s'y conforment (voire l'alimentent), mais tous ne rentrent pas dans une relation privilégiée, qui se matérialise notamment par l'emploi d'un adjectif possessif (« mon », « mes », « notre », « nos ») et par de forts liens sociaux qui impliquent des mécanismes de réciprocité.
- 47 Le système « grand·e »/« petit·e » repose sur une myriade de situations, dont la lisibilité n'est pas évidente de l'extérieur. À partir des données recueillies, il nous semble intéressant d'essayer de dégager une cartographie permettant d'illustrer visuellement sa complexité et sa globalité. Conformément aux préconisations formulées par French (1987), notre analyse se focalise sur la symétrie des relations intergénérationnelles, par le prisme particulier des liens de subordination. Nos variables d'analyse se regroupent autour de deux pôles, un premier centré sur le sexe, un second en relation avec certaines catégories théoriques, parmi lesquelles nous distinguons quatre catégories de « grand·es » (« une grand·e », « ma/notre grand·e », « les grand·es », « mes/nos grand·es ») et quatre de « petit·es » (« une petit·e », « mon/notre petit·e », « les petit·es », « mes/nos petit·es »).
- 48 Le schéma ci-dessous vise à illustrer ces relations.



- 49 Une analyse de la fréquence des relations inter-catégories nous permet de mettre en avant la centralité des figures masculines et confirme que le système « grand·es »/« petit·es » concerne avant tout les garçons. C'est en particulier la figure générique « un grand » qui apparaît le plus fréquemment, suivie des catégories « les grands » et « mon/notre grand ». Du côté des filles, nous constatons que ce sont les catégories génériques « une grande », « les grandes » qui ont la plus grande amplitude.
- 50 Une analyse des absences de relations entre les catégories est également intéressante, car nous constatons que les liens privilégiés (marqués par les possessifs « mon/ma/mes ») n'existent pas entre des catégories groupales et des catégories de sexe opposé. Ainsi, la catégorie « mes petites » nous révèle l'absence de liens privilégiés entre un groupe de filles et une catégorie masculine. L'analyse groupale contraste ici avec le niveau individuel, pour lequel on constate l'existence de relations privilégiées entre une fille et un garçon. Dans la même veine, nous constatons que la catégorie « mes grands » est exclusivement réservée à d'autres catégories masculines chez les « petits ». Une fille ou un groupe de filles ne peut pas nouer de liens privilégiés avec un groupe de garçons. La protection du groupe masculin semble donc être réservée aux garçons. La catégorie « mes petits » vient confirmer ces mêmes interdits, car nous observons qu'un groupe de garçons n'a pas à se soumettre à une ou des filles. Finalement, il nous paraît également important de mentionner que la catégorie « mes/nos grandes » existe sur le plan théorique sans avoir d'existence réelle, ce qui nous amène à penser que dans le système « grand·es »/« petit·es », les femmes ne peuvent pas constituer une ressource élective collective et, par extension, n'ont pas à se constituer en association. Si elles existent en tant que groupe défini par l'âge (« les grandes »), le lien privilégié (« ma/notre grande ») se construit dans la relation duale « petite(s) »/« grande ».
- 51 Notre approche cartographique repose sur une compilation d'informations ethnographiques et discursives qui ne permet pas de dépasser le stade descriptif et masque une multiplicité de situations. Une analyse focalisée sur les motivations

individuelles à entretenir des liens privilégiés avec les « grand·es » montre qu'un même lien de subordination recouvre plusieurs configurations possibles. Par exemple, selon nos enquêté·es, le fait d'avoir un grand frère ou une grande sœur modifie les relations et n'entraîne pas les mêmes besoins de protection et les mêmes légitimités à évoluer et à être accepté·e dans l'espace public. Ainsi, si pour certains, le développement de liens privilégiés avec des « grand·es » est une passerelle pour mieux s'engager dans la vie de « jeune de cité », ce lien est pour d'autres motivé par une logique inverse : la relation privilégiée avec une « grand·e » est parfois investie par les personnes cherchant à mieux se détacher de la culture de la rue en restant à l'écart des dangers qu'elle comporte.

Conclusion

- 52 Notre article s'est penché sur les rapports intergénérationnels entre jeunes des quartiers populaires, et plus particulièrement sur les dénominations « grand·es »/« petit·es ».
- 53 Il a démontré que l'attribution du statut de « grand·e » reposait sur plusieurs critères : l'âge, l'implication dans la vie et l'histoire du quartier, et la démonstration de la conformité du jeune aux normes de genre. Celle-ci passe notamment par la mise en scène du capital guerrier pour les garçons. Un travail de cartographie a permis d'analyser les relations entre les différentes catégories observées et décrites par les jeunes, et de révéler la centralité des figures masculines dans ces relations entre pairs. Plus finement, il a permis de souligner certaines règles tacites : les liens privilégiés n'existent pas entre des catégories groupales et des catégories de sexe opposé ; une fille ou un groupe de filles ne peut pas nouer des liens privilégiés avec un groupe de garçons ; les filles ne peuvent pas constituer une ressource élective collective.
- 54 Nous avons également montré que dans nos terrains français, le système « grand·es »/« petit·es » repose sur des liens privilégiés impliquant une disponibilité et une réciprocité qui permettent la mise en place d'une « administration du respect ». En contrepartie d'une forme de protection, les « grands » produisent des temps et des espaces dans lesquels l'intériorisation et la normalisation de l'asymétrie par les « petits » leur permettent de maintenir des niveaux de dignité et de « respectabilité » (Bourgois, 2001) satisfaisants.
- 55 Cette organisation des relations entre pairs participe à la construction identitaire des jeunes des quartiers populaires (Beaud, 2003 ; Authier, 2007), qui intègrent peu à peu, au quotidien et en fréquentant des individus plus âgé·es, des composantes d'un code de la rue plus global, dans lequel le respect apparaît central. Elle s'articule à d'autres formes d'autorité, notamment familiale.
- 56 Un dernier point mis au jour par notre recherche nous semble important concernant cette organisation : elle serait également opérante et mobilisée dans différents lieux et institutions de jeunesse – maisons de quartier, établissements scolaires, clubs sportifs, etc. Cette question, que nous n'avons pas pu développer dans cet écrit, mériterait de plus amples investigations.

BIBLIOGRAPHIE

- Amsellem-Mainguy (Yaëlle) et Vuattoux (Arthur), *Enquêter sur la jeunesse. Outils, pratiques d'enquête, analyse*, Malakoff, Armand Colin, 2018, 202 p.
- Anderson (Elijah), *Streetwise*, Chicago, University of Chicago Press, 1990, 276 p.
- Anderson (Elijah), *Code of the Street: Decency, Violence, and the Moral Life of the Inner City*, New York, WW Norton & Company, 1999, 352 p.
- Attias-Donfut (Claudine), « Jeunesse et conjugaison des temps », *Sociologie et Sociétés*, vol. 28, n° 1, 1996, p. 13-22. DOI : <https://doi.org/10.7202/001014ar>
- Authier (Jean-Yves), « La question des "effets de quartier" en France. Variations contextuelles et processus de socialisation », dans Authier (Jean-Yves) et al., *Le Quartier*, Paris, La Découverte, 2007, p. 206-216.
- Avenel (Cyprien), « Les adolescents et leur cité, dans les "quartiers" », *Enfances et Psy*, vol. 33, n° 4, 2006, p. 124-139.
- Avenel (Cyprien), « La question des quartiers dits "sensibles" à l'épreuve du ghetto », *Revue économique*, vol. 67, n° 3, 2016, p. 415-441.
- Beaud (Stéphane), *80 % au bac... et après ? Les enfants de la démocratisation scolaire*, Paris, La Découverte, 2003, 343 p.
- Beaud (Stéphane) et Masclet (Olivier), « Des "marcheurs" de 1983 aux "émeutiers" de 2005. Deux générations sociales d'enfants d'immigrés », *Annales. Histoire, Sciences Sociales*, vol. 61, n° 4, 2006, p. 809-843. URL : <https://www.cairn.info/revue-Annales-2006-4-page-809.htm>
- Beunardeau (Pauline), « Les "grands frères" dans la politique jeunesse de Saint-Denis. Genèse d'une figure dépréciée dans le débat public local et national », dans Pickard (Sarah), Nativel (Corinne) et Portier-Le Cocq (Fabienne) [dir.], *Les Politiques de la jeunesse au Royaume-Uni et en France. Désaffection, répression et accompagnement à la citoyenneté*, Paris, Presses Sorbonne Nouvelle, 2012, p. 129-145.
- Bidart (Claire), *L'Amitié, un lien social*, Paris, La Découverte, 1997, 403 p.
- Bordet (Joëlle), « Héros-victime, une figure d'identification pour les jeunes des quartiers populaires », *Topique*, vol. 126, n° 1, 2014, p. 7-15. DOI : <https://doi.org/10.3917/top.126.0007>
- Boucher (Manuel), « L'expérience du ghetto. Stomy, Roger, Abou et leur clan : rebelles et débrouillards », *Déviance et Société*, vol. 33, n° 2, 2009, p. 221-248. DOI : <https://doi.org/10.3917/ds.332.0221>
- Bourgois (Philippe), *En quête de respect. Le crack à New York*, Paris, Le Seuil, 2001, 461 p.
- Charmaz (Kathy), *Constructing Grounded Theory*, London / Thousand Oaks (CA) / New Delhi, Sage, 2006, 224 p.
- Chelal (Mickael), *La Cité partagée. Usages de l'espace, rapports sociaux de sexe et de génération de jeunes de la cité Bois Perrier*, mémoire de master 2, université Paris Ouest Nanterre, 2016, 114 p.
- Clair (Isabelle), « Le pédé, la pute et l'ordre hétérosexuel », *Agora débats/jeunesses*, vol. 60, n° 1, 2012, p. 67-78. DOI : <https://doi.org/10.3917/agora.060.0067>

- De Latour (Éliane), « Les ghettomen. Les gangs de rue à Abidjan et San Pedro », *Actes de la recherche en sciences sociales. Délits d'immigration*, vol. 129, septembre 1999, p. 68-83. DOI : <https://doi.org/10.3406/arss.1999.3306>
- Duret (Pascal) (avec la participation de Muriel Augustini et Sylvie Gras), *Les Grands Frères : identité et fonctionnalité d'une médiation*, rapport final, Direction de l'évaluation et de la prospective, Institut national du sport et de l'éducation physique (INSEP), 1995, 202 p.
- Faure (Sylvia), « Jeunes des quartiers populaires. Éléments d'analyse des dimensions sexuées, corporelles et spatiales de la socialisation », *Journal des anthropologues*, [En ligne], vol. 112-113, n° 1-2, 2008, p. 205-222. DOI : <https://doi.org/10.4000/jda.764>
- French (Doran), « Children's social interaction with older, younger, and same-age peer », *Journal of Social and Personal Relationships*, vol. 4, n° 1, 1987, p. 63-86.
- Goffman (Erving), « Calmer le jobard. Quelques aspects de l'adaptation à l'échec », dans Castel et al. [dir.], *Le parler frais d'Erving Goffman*, Paris, Minuit, 1989, p. 277-300.
- Harding (David J.), « Violence, older peers, and the socialization of adolescent boys in disadvantaged neighborhoods », *American Sociological Review*, vol. 74, n° 3, 2009a, p. 445-464. DOI : <https://doi.org/10.1177/000312240907400306>
- Harding (David J.), « Collateral consequences of violence in disadvantaged neighborhoods », *Social Forces*, vol. 88, n° 2, 2009b, p. 757-784. DOI : <https://doi.org/10.1353/sof.0.0281>
- Hartup (Willard), « Peer Relations », dans Mussen (Paul) [dir.], *Handbook of Child Psychology*, vol. 4, New York, Wiley, 1983, p. 103-196.
- Henrich (Joseph), Heine (Steven J.) et Norenzayan (Ara), « The weirdest people in the world? », *Behavioral and Brain Sciences*, vol. 33, n° 2-3, 2010, p. 61-83.
- Jamouille (Pascale), « Hommes et pères de milieux populaires. Transformations des paternités en milieux précaires », *Cahiers critiques de thérapie familiale et de pratiques de réseaux*, vol. 54, n° 1, 2015, p. 145-163.
- Johnson (Monica Kirkpatrick), Crosnoe (Robert) et Elder Jr. (Glen H.), « Insights on adolescence from a life course perspective », *Journal of Research on Adolescence*, vol. 21, n° 1, 2011, p. 273-280.
- Jones (Nikki), *Between Good and Ghetto: African American Girls and Inner-City Violence*, New Brunswick (NJ), Rutgers University Press, 2009, 214 p.
- Lapeyronnie (Didier), *Ghetto urbain. Ségrégation, violence, pauvreté en France aujourd'hui*, Paris, Robert Laffont, 2008, 630 p.
- Lepoutre (David), *Cœur de banlieue. Codes, rites et langages*, Paris, Éd. Odile Jacob, 1997, 362 p.
- Lougee (Michael D.), Grueneich (Royal) et Hartup (Willard W.), « Social interaction in same- and mixed-age dyads of preschool children », *Child Development*, vol. 48, 1977, p. 1353-1361.
- Marchal (Hervé) et Stébé (Jean-Marc), *La Ville au risque du ghetto*, Paris, Lavoisier, 2010, 136 p.
- Marlière (Éric), « Catégorisation des jeunes d'une cité », *Agora débats/jeunesses*, n° 32, 2003, p. 132-142.
- Marlière (Éric), « Le sentiment d'injustice chez les jeunes d'une cité HLM », *Sociétés et Jeunesses en difficulté* [En ligne], n° 2, 2006. URL : <http://journals.openedition.org/sejed/208>
- Marlière (Éric), « Les "jeunes de cité". Territoires et pratiques culturelles », *Ethnologie française*, vol. 38, n° 4, 2008, p. 711-721.

- Marlière (Éric), *Des « métalos » aux « jeunes des cités »*. *Sociohistoire d'une banlieue ouvrière en mutation*, Paris, Éd. du Cygne, 2014, 196 p.
- Mateu-Gelabert (Pedro) et Lune (Howard), « Street codes in high school: School as an educational deterrent », *City & Community*, vol. 6, n° 3, 2007, p. 173-191.
- Maurin (Éric), *Le Ghetto français. Enquête sur le séparatisme social*, Paris, Le Seuil, 2004, 96 p.
- Mohammed (Marwan), « Des "bandes d'ici" aux "gangs d'ailleurs" : comment définir et comparer ? », dans Mohammed (Marwan) et Mucchielli (Laurent) [dir.], *Les Bandes de jeunes. Des "blousons noirs" à nos jours*, Paris, La Découverte, 2007, p. 265-285.
- Mohammed (Marwan), *La Formation des bandes. Entre la famille, l'école et la rue*, Paris, PUF, coll. « Le Lien social », 2011, 458 p.
- Parker (Karen) et Reckdenwald (Amy), « Concentrated disadvantage, traditional male role models, and african-american juvenile violence », *Criminology*, vol. 46, n° 3, 2008, p. 711-735.
- Renahy (Nicolas), *Les Gars du coin. Enquête sur une jeunesse rurale*, Paris, La Découverte, 2005, 285 p.
- Sacha (Jeffrey O.), « Fighting feelings: the emotional labor of "old heads" in an amateur boxing gym », *Sociological Perspectives*, vol. 60, n° 1, 2015 [En ligne], 2017 [imprimé], p. 77-94.
- Sartori (Giovanni), « Concept misformation in comparative politics », *The American Political Science Review*, vol. 64, n° 4, 1970, p. 1033-1053.
- Sauvadet (Thomas), « Les jeunes "de la cité" : comment forment-ils un groupe ? », *Socio-logos* [En ligne], vol. 1, 2006a, mis en ligne le 11 juin 2006, consulté le 3 juillet 2019. URL : <http://journals.openedition.org/socio-logos/55>
- Sauvadet (Thomas), *Le Capital guerrier. Concurrence et solidarité entre jeunes de cité*, Paris, Armand Colin, 2006b, 304 p.
- Sauvadet (Thomas), « Équipes, bandes, classes d'âges : la vie juvénile de cité et de rue sous forme de poupées russes », dans Mohammed (Marwan) et Mucchielli (Laurent) [dir.], *Les Bandes de jeunes. Des "blousons noirs" à nos jours*, Paris, La Découverte, 2007, p. 123-144.
- Sauvadet (Thomas), « Folies de la vie de rue », *Enfances & Psy*, vol. 46, n° 1, 2010, p. 176-183.
- Stebbins (Robert), *Exploratory Research in the Social Sciences*, Thousand Oaks (CA), Sage, 2001, 80 p.
- Stuart (Forrest) et Miller (Reuben), « The prisonized old head: intergenerational socialization and the fusion of ghetto and prison culture », *Journal of Contemporary Ethnography*, vol. 46, n° 6, 2016 [En ligne], 2017 [imprimé], p. 673-698.
- Truong (Fabien), *Loyautés radicales. L'islam et les « mauvais garçons » de la nation*, Paris, La Découverte, 2017, 236 p.
- Vigour (Cécile), *La Comparaison dans les sciences sociales*, La Découverte, 2005, 336 p.
- Wacquant (Loïc), « Pour en finir avec le mythe des "cités-ghettos" : les différences entre la France et les États-Unis », *Les Annales de la recherche urbaine*, vol. 54, n° 1, 1992, p. 21-30.
- Wacquant (Loïc), *Parias urbains : ghetto, banlieues, État*, Paris, La Découverte, 2006, 336 p.
- Whiting (Beatrice) et Whiting (John), *Children of Six Cultures: A Psycho-Cultural Analysis*, Cambridge (MA) / London, Harvard University Press, 1975, 256 p.
- Young (Alford), « The redeemed old head: Articulating a sense of public self and social purpose », *Symbolic Interaction*, vol. 30, n° 3, 2007, p. 347-374.

NOTES

1. Recherche Pop-Part « Les quartiers populaires au prisme de la jeunesse : une recherche participative » (2017-2020), financée par l'Agence nationale de la recherche (ANR). Direction scientifique : Marie-Hélène Bacqué et Jeanne Demoulin.
2. Comme dans d'autres : Truong à Grigny : Fabien Truong, *Loyautés radicales. L'islam et les « mauvais garçons » de la nation*, Paris, La Découverte, 2017, 236 p ou, par exemple, Chelal à Rosny-sous-Bois : Mickael Chelal, *La Cité partagée. Usages de l'espace, rapports sociaux de sexe et de génération de jeunes de la cité Bois Perrier*, mémoire de master 2, université Paris Ouest Nanterre, 2016, 114 p.
3. Les Tarterêts font partie des 15 premiers quartiers de reconquête républicaine instaurés en 2018.
4. Un arrêté du 29 avril 2015 a défini une liste pour les NPNRU, distinguant des quartiers dits d'intérêt national « aux dysfonctionnements urbains les plus importants » (au nombre de 250) et des quartiers d'intérêt régional (au nombre de 200).
5. Sur cette question, cf. Gérard Mauger, « Jeunesse : essai de construction d'objet », *Agora débats/jeunesses*, vol. 56, n° 3, 2010, p. 9-24.
6. Cf. le travail de Lefrançois sur la place du parking dans les quartiers populaires : Dominique Lefrançois, *Le parking dans les grands ensembles*, Paris, Éd. de la Villette, Coll. « Penser l'espace », 2014, 175 p.
7. Ces comportements n'étant parfois pas dénués de certaines formes de paternalisme : cf. Yaëlle Amsellem-Mainguy, Benoît Coquard et Arthur Vuattoux, « Normes sociales, sexuelles et genrées des jeunes détenus en France au moment de leur passage à l'âge adulte », *Revue Jeunes et Société*, vol. 3, n° 1, 2018, p. 114-132. En ligne : <http://rjs.inrs.ca/index.php/rjs/issue/130/80>
8. « De l'arabe dialectal du Maghreb, la « *hagra* » est un mot qui s'apparente à l'humiliation en public. Faire/Mettre la *hagra* à quelqu'un, signifie l'humilier, le victimiser, lui mettre la misère. » Source : Urbandico, <http://www.urbandico.com/definition/hagra-2/>
9. Cet aspect est apparu dans la recherche mais de manière beaucoup plus rare ; peut-être que notre statut et notre âge ne nous ont pas permis de recueillir les « plaintes » des « petite-s ».

RÉSUMÉS

Cet article s'intéresse aux rapports inter-âges au sein des quartiers populaires, et plus particulièrement à la catégorisation et à l'organisation des rapports entre jeunes en « grande-s »/« petite-s ». Notre analyse s'appuie sur l'exploitation de données recueillies dans un quartier populaire, Les Tarterêts, dans le cadre d'une recherche participative menée par le collectif Pop-Part, mobilisant un recueil de données ethnographiques et d'entretiens. Après avoir défini les caractéristiques d'une « grande-e », notre article propose une cartographie des différentes catégories observées et décrites par les jeunes. Il met ainsi en lumière que le système « grande-s »/« petite-s » repose sur des liens privilégiés impliquant une disponibilité et une réciprocité qui permettent la mise en place d'une « administration du respect ». Il fait le constat que ces relations sont fondées sur plusieurs règles tacites : les liens privilégiés n'existent pas entre des catégories groupales et des catégories de sexe opposé ; une fille ou un groupe de filles ne peut pas nouer des liens privilégiés avec un groupe de garçons ; les filles ne peuvent pas constituer une ressource élective collective.

This article focuses on the inter-age relations in working class neighbourhoods, and more specifically on the categorization and organization of relations between young people as “big guys”/“little ones”. Our analysis is based on the use of data collected in a working-class neighbourhood, Les Tarterêts, during a participative research conducted by the collective Pop-Art, using ethnographic data and interviews. After defining the characteristics of a “big guy”, our article proposes a mapping of the different categories observed and described by the young people. It thus highlights that the “big guys” / “little ones” system is based on privileged links implying availability and reciprocity that allow the implementation of an “administration of respect”. These relationships are based on several unspoken rules: privileged links do not exist between group categories and categories of the opposite sex; a girl or a group of girls cannot establish privileged links with a group of boys; girls cannot become a collective elective resource.

Este artículo se centra en las relaciones inter-edad en los barrios populares, y más específicamente en la categorización y organización de las relaciones entre los jóvenes en “grandes” y “chicos”. Nuestro análisis se basa en datos recogidos en un barrio de clase popular, Les Tarterêts, en el contexto de un proyecto de investigación colectiva realizada por el grupo Pop-Art, y que utiliza datos etnográficos y entrevistas. Después de definir las características de un “grande”, nuestro artículo propone un mapeo de las diferentes categorías observadas y descritas por los jóvenes. Destaca el hecho de que el sistema “grande”/“chico” se basa en lazos especiales de disponibilidad y reciprocidad que permiten la aplicación de una “administración de respeto”. Señala que esas relaciones se basan en varias reglas no enunciadas: no existen vínculos privilegiados entre las categorías de grupo y las categorías del sexo opuesto; una niña o un grupo de niñas no pueden formar vínculos privilegiados con un grupo de niños; las niñas no pueden constituir un recurso colectivo electivo.

INDEX

Keywords : youth, working-class neighbourhoods, big guys/little ones, administration of respect

Mots-clés : jeunes, quartiers populaires, grandes/petites, administration du respect

Palabras claves : jóvenes, barrios de clase popular, grandes/chicos, administración del respeto

AUTEURS

FANNY SALANE

Fanny Salane est maîtresse de conférences en sciences de l'éducation à l'université Paris Nanterre et membre du Centre de recherches éducation et formation (CREF, EA 1589). Elle s'intéresse aux questions d'éducation et de formation sous contraintes : après avoir étudié la construction de l'identité étudiante chez les personnes incarcérées, ses dernières recherches portent sur la profession enseignante en milieu carcéral. Elle travaille également sur les jeunes des quartiers populaires en contexte urbain, et plus particulièrement sur les rapports d'amitié et de pouvoir entre pairs.

fsalane[at]parisnanterre.fr

OLIVIER BRITO

Olivier Brito est maître de conférences à l'université Paris Nanterre et membre du Centre de recherches éducation et formation (CREF, EA 1589). Ses centres d'intérêt portent, d'une part, sur les institutions et dispositifs d'intervention sociale et éducative en « terrains sensibles » ; d'autre

part, sur les essais de résolution des crises par les innovations et les expérimentations que conduisent les acteurs vivant et travaillant dans ces terrains.
obrito[at]parisnanterre.fr